

ADRESSE DE LA NOUVELLE-ORLEANS... PUBLISHED BY... 323 rue de Chartres...

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE...

TEMPERATURE

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Shows temperature for Sept 29, 1911.

L'ABEILLE DE DEMAIN. SOMMAIRE.

- L'Enterrement. Littérature Cellulaire. Le Scandale. La Solliciteuse. Cendrillonnette. Les grandes épistolaires. Un ancêtre de Sherlock Holmes. La Chambre hantée. Charité, poésie. Cuisine. Le Clown Rouge, feuilleton du dimanche (suite). Mondanités, Chiffons. L'actualité, etc., etc.

Le véritable patriotisme.

Bien que le danger d'une rupture de relations entre la France et l'Allemagne n'ait jamais été considéré imminent dans les milieux bien renseignés en France, il est certain que si cette rupture n'était produite et avait été nécessairement suivie d'une guerre, la France eût vu tous ses fils se grouper autour de son drapeau, oublieux de leurs dissensions intestines et prêts dans un commun effort à défendre la patrie.

rendu ce service de faire disparaître soudainement de nos esprits toutes les préoccupations qui nous divisaient. "Le tyran allemand, dit M. Deochanel, a sonné le ralliement français. A quel-que chose malheur est bon. Nous vivons dans une sécurité trompeuse: trois fois de suite, en 1905 en 1908 et en 1911, nous avons été rappelés à la réalité. Aujourd'hui elle ne nous effraye point, et ce n'est plus au mystère que l'opinion publique envisage froidement toutes les conséquences possibles des difficultés dans lesquelles nous sommes engagés. Ce même sentiment de révolte nationale, M. Deochanel l'a traduit à Port-Vendres. De tous les coeurs, les mêmes mots montent aux lèvres. Nos ministères ne se contentent plus de paraphraser les éternelles redites qui faisaient la joie des banquets devenues endémiques depuis La Martinière. Aujourd'hui ce sont des oraisons jaculatoires courtes et ardentes que les politiciens en promenade livrent au pays.

Les moments sont trop chers pour les perdre en paroles. rest-on tout près de penser. Le drapeau est debout sous nos yeux. C'est la communion, dans le silence qui s'impose. "Devant le drapeau, dissentiments, divergences de vues, rivalités, oppositions d'intérêts, tout s'efface, tout disparaît: on ne voit plus que les couleurs qui fiévreusement flottent au vent; on n'entend plus que la France qui vent que nos querelles s'arrêtent au moment où elle pourrait en être déchirée."

Souvenir du Grand Roi

Le souvenir du Grand Roi hanterait-il l'Empereur allemand? Il faut le croire, car, très prochainement, on pourra voir à Berlin une statue de Guillaume II qui rappellera entièrement les portraits que Rigaud et tant d'autres peintres du dix-septième siècle ont faits de Louis XIV.

La taille des souverains

Il est assez curieux de constater que si la plupart des souverains d'Europe sont de petite taille, les souveraines sont, au contraire, grandes et élancées. Le tsar Nicolas II parait petit côté de la Tsarine, lorsque tous deux sont debout. Le Kaiser n'atteint pas à la hauteur de l'Impératrice. Le roi d'Italie vient à peine à l'épaulé de la reine Hélène. Alphonse XIII doit lever le front pour regarder sa jeune femme.

La reine de Danemark est une grande et distinguée. Elle est d'ailleurs svedoise et les Suedois, généralement, sont fort grands. La reine Amélie de Portugal avait quelques centimètres de plus que Don Carlos. Edouard VII d'Angleterre mesurait, à la toise, six pouces de moins que la reine Alexandra.

Le vieux Maroc.

Paris, 18 septembre. Au mois de septembre 1789, M. Matra, consul d'Angleterre à Tanger, demanda au général O'Hara, commandant à Gibraltar, d'envoyer un médecin expérimenté à Mouley Absulem, fils chéri de l'empereur du Maroc, qui, menacé de perdre la vue, souhaitait ardemment de consulter quelque docteur européen, supposant qu'il en obtiendrait plus de soulagement que des mauvais Esculapes de son pays. Il promettait de récompenser magnifiquement son sauveur, et s'engageait à lui accorder, en outre, la liberté d'un certain nombre d'esclaves chrétiens.

Le choix du commandant de Gibraltar se fixa sur le chirurgien William Lamprière, issu d'une vieille famille anglaise, homme de savoir, esprit aventureux et plein de curiosité. Fort désireux de voir de près les étres et les choses d'un pays mal connu, Lamprière ne se fit point prier pour passer au Maroc, d'où il revint, d'ailleurs, plus riche d'observations que d'écus, et ayant dans la parole et les promesses des Maures, qui ne craignent et ne respectent que la force.

De son voyage au Maroc, le médecin anglais a laissé un récit qui fut traduit chez nous vers la fin de la Révolution, et qu'un injuste oubli entourait depuis lors. C'était grand dommage, car cette étude est toujours vivante, toujours exacte, à plus d'un siècle de distance. Le Maroc n'a pas évolué, ou si peu que ce n'est pas la peine d'en parler. La relation de Lamprière garde donc un caractère d'actualité, et c'est ce qui a poussé M. Savine à nous la rendre récemment.

Les consuls européens ne vivaient pas là-has des jours délicieux. A l'exception de celui de France, installé à Salé, ils habitaient Tanger. Avant le règne du rude empereur Sidi Mohammed—celui qui avait réclamé un médecin pour son fils—il leur était permis de s'établir à Tétouan, où ils jouissaient des beaux jardins d'alentour, mais l'un d'eux ayant eu le malheur de blesser légèrement une femme maure d'un coup de fusil, le sultan jura, par sa barbe, qu'aucun chrétien n'entrerait désormais dans Tétouan, si bien que tous les consuls durent abandonner cet agréable séjour.

L'empereur n'enviait pas leur sort. "On a peine à concevoir, disait-il, qu'il se trouve des hommes assez avides de faire fortune pour abandonner leur patrie et venir mener ici la vie la plus ennuyeuse. Les habitants ne font aucune société avec les consuls et les traités qu'ils ont signés au nom de leurs souverains sont souvent insuffisants pour les garantir des insultes auxquelles ils se voient sans cesse exposés. En butte aux caprices d'un despote qui n'a d'autre loi que sa volonté, il leur ordonne de venir à la cour et, après leur avoir fait faire un voyage cher et pénible, il les renvoie sans qu'ils puissent retirer d'une course aussi fatigante aucun avantage pour leur pays".

A diverses reprises, le narrateur anglais revient sur les procédés brutaux des Marocains envers les Européens, consultés ou simples particuliers. Par ce qu'il en dit, on serait presque tenté de croire qu'il parle de faits contemporains. Mais c'est surtout dans sa manière d'envisager la politique à suivre au Maroc que l'excellent Lamprière est moderne.

Voici quelques impressions, prises au hasard dans son curieux livre. Après avoir blâmé la faiblesse des gouvernements devant la nation marocaine, il exprime l'avis qu'il en serait autrement si ces gouvernements "prenaient la peine de réfléchir au peu de force de cette puissance qui n'a ni flotte, ni armée qui mérite d'en porter le nom, et dont le peuple est incapable de la moindre énergie". Quelle résistance pourrait-on rendre? "Aucune des villes de l'empire n'est régulièrement fortifiée. Mogador est la seule qui soit en état de défense, si toutefois l'on peut appeler ainsi une place où il serait difficile de trouver une demi-douzaine de canonniers assez instruits pour mettre un canon sur son affût."

Le voyageur arrivait à cette conclusion simple et logique: "C'est d'ailleurs un moyen mal imaginé de lui prodiguer son or pour se mettre à l'abri de ses pirateries. Cela ne fait qu'alimenter sa cupidité, qui est insatiable... On peut être sûr que plus on lui accordera, plus elle multipliera ses demandes. N'a-t-on pas reconnu qu'on ne saurait avoir la paix avec ces peuples barbares, qu'en leur en imposant par la force? Lorsqu'on leur montre de la fermeté, ils sont prêts à devenir vos amis. Si, au lieu de chercher l'amitié de Sidi Mohammed, on lui eût franchement déclaré la guerre et qu'on eût pris deux ou trois villes de son empire, particulièrement Mogador, qu'il cherchait comme son ouvrage, on l'aurait bientôt vu accepter toutes les conditions qu'on aurait voulu lui imposer."

N'est-il pas vrai que tout cela semble écrit de ce matin, et que dans ce vieux Maroc de 1789, nous retrouvons celui de 1911, qui ne serait plus une source d'embarras et de dangers si l'action énergique de la France n'avait pas été systématiquement entravée, à l'aide de raisons captieuses?

Cette similitude apparaît d'une manière plus frappante encore, lorsque le médecin anglais, un an plus tard, renvoyé à Tanger par son gouvernement, après la mort de l'empereur, est amené à examiner la situation créée par la disparition de Sidi Mohammed. Nous retrouvons là, sous d'autres noms, les frères ennemis, l'indolent Abdul Aziz et le violent Mouley Hafid, connus de nous. Ce sont les mêmes procédés, suivis de résultats identiques, et le vainqueur montre une cruauté, une barbarie, une férocité que nous pûmes apprécier chez le sultan actuel.

"Maitre absolu, Yazid — le Mouley Hafid d' alors — se montrait impitoyable à l'égard de ses ennemis. Le caïd Abbas, qui avait commandé les troupes impériales contre lui, essaya vainement de se réfugier dans un sanctuaire... Yazid feignit de lui faire grâce et, quand l'autre s'approcha, d'un coup de sabre il lui trancha la tête. Un second dignitaire eut les poignets coupés, fut torturé durant plusieurs jours, pour être finalement décapité. Personnellement, le médecin anglais n'eut pas à se louer beaucoup de ses rapports avec son malade et avec l'empereur lui-même. Cependant, malgré le triste état de santé du prince, il était parvenu à lui sauver la vie.

au grand dépit des médecins, sorciers et charlatans de la cour. Il s'attendait donc à recevoir la récompense promise, en sus des frais quotidiens payés par le Maroc. Il n'eut qu'une montre en or et un mauvais cheval!"

Après cela, il fut retenu à Tétouan pendant de longues semaines, obligé de prouver que les médicaments employés par lui ne contenaient rien de pernicieux, contrairement de signer les femmes du harem, dont il ne pouvait voir que la main, menacé perpétuellement dans sa sécurité. Et, pourtant, cet étrange pays exerça sur lui sa singulière séduction. Jamais il ne l'oublia, et dans sa vieillesse, il en parlait encore avec regret.

L'intérêt qu'elle nous offre sur cette ancienne relation réside surtout en ceci que le caractère d'immuabilité du Maroc et de ses institutions anarchiques — si le mot peut être employé — s'y montre avec une netteté extraordinaire. Ce sont les mêmes faits, ce sont les mêmes gens, rien ne s'est modifié dans les mœurs et la mentalité: c'est encore le pays où l'on n'a d'autre respect que celui de la force. En réalité, Lamprière nous a donné un enseignement que nous ne devons pas négliger et qui, vieux de cent ans, est toujours jeune et vrai.

Princesses allemandes aux Grandes Manoeuvres

Les grandes manœuvres de l'armée allemande, qui ont pris fin ces jours-ci, ont été honorées, cette année comme les précédentes, de la présence de l'impératrice, de sa fille, la Princesse Victoria, et de la Kronprinzesse. Un journal parisien a mis sous les yeux de ses lecteurs la silhouette des deux Princesses, à cheval et revêtues de l'uniforme des deux régiments auxquels elles appartiennent en qualité de colonelles honoraires. Grâces de courtoisie, bien entendu, et qui ne sont que le renouvellement d'une tradition aimable, en honneur dans les Cours étrangères et surtout en Allemagne.

C'est ainsi revêtues de l'uniforme militaire que les Princesses passent en revue, à l'occasion, les régiments qui sont si généralement placés sous leurs ordres; mais elles assistent le plus souvent aux grandes manœuvres en toilettes féminines, à l'exemple de l'impératrice, bien que la souveraine ait, elle aussi, un grade dans l'armée. L'impératrice d'Allemagne est, en effet, colonelle honoraire du 1er régiment de cuirassiers. Elle en porte quelquefois l'uniforme, comme sa fille et sa belle-fille portent le leur, et il lui est arrivé de faire défiler son régiment devant l'Empereur à la fin des manœuvres. Mais c'est à titre d'exception.

L'impératrice et les Princesses arrivent généralement sur le champ des manœuvres en voitures attelées à six chevaux et à daumont. Depuis deux ou trois ans, la Kronprinzesse y vient avec les deux petits Princes, ses fils, lesquels, descendus de voiture, sont conduits par un aide de camp près des terrains d'évolution, tout en restant dans le rayon du regard maternel.

des dragons de la garde et la Princesse Victoria, qui est, comme l'on sait, l'une des filles de Guillaume II, comtesse des "husards de la mort". Ce dernier régiment est ainsi appelé en raison de la couleur et de l'ornement particulier de son uniforme. Cet uniforme, en effet, est noir et orné, au shako, d'une broderie d'un caractère saisissant, car elle représente une tête de mort disposée sur des ossements. Cet ornement se retrouve aux coins du tapis sur lequel repose la selle du cavalier. Il ne faudrait pas attribuer à cet uniforme d'aspect sinistre — et au sur-mont terriblement donné, par suite, au régiment que porte — une origine héritée ou du moins guerrière. Le régiment des "husards de la mort" n'a de terrible que son nom. Il n'est pas ainsi appelé pour avoir semé l'épouvante. Son origine n'a rien de légendaire. Elle est même prosaïque et, qui mieux est, amusante.

C'était sous Frédéric le Grand, l'ami célèbre de Voltaire, qui passait pour avoir de l'esprit, passant également pour être avare, la blesse dont il avait donné des signes manifestes dès son plus jeune âge. Or, il advint que, à la mort de son père, Frédéric fut obligé de créer un nouveau régiment de cavalerie légère. Nécessairement fait loi. Mais, tout en s'occupant de cette obligation, le monarque cherchait à ne rien dénigrer pour les uniformes. Le génie des ressources et si Frédéric a montré qu'il en avait dans les choses militaires, il a montré que dans les affaires courantes il ne manquait pas tout au moins d'ingéniosité.

C'est ainsi que Frédéric II songea aux centaines de pièces de drap noir qui avaient servi lors des obsèques de son père. C'était comme un trait de lumière. Il ne pouvait pas mieux utiliser ce encombrant étuffe, et dans ces tentures mortuaires on tailla également des dolmans. Les uniformes achevés, on constata que leur caractère lugubre ne pouvait être sauvé que s'il était accentué. Des broderies gais eussent rendu l'uniforme ridicule. Un redoublement de sévérité dans l'aspect en augmentant le caractère, le relevait, lui donnait une signification... Et le noir uniforme fut rehaussé de broderies d'argent rappelant le "memento mori" des Trappistes.

C'était une trouvaille. Chacun vouut être du nouveau régiment se revêtit des dépouilles de cette pompe funèbre, dont le souvenir ainsi exalté prenait un caractère nouveau. Et les husards de la mort, de plus en plus en faveur dans l'armée prussienne, finirent par se recruter parmi une élite.

Le régiment continue à bénéficier d'une faveur égale, puisque de nos jours c'est celui qui a été choisi pour être placé sous les auspices de la fille de l'Empereur allemand.

De tout temps, princesses et souveraines ont eu ainsi des régiments placés sous leur patronage. Pour ne citer qu'un exemple contemporain, l'impératrice de Russie a un régiment de gardes dans lequel servait il n'y a pas longtemps encore, avec un grade élevé, le prince Louis Napoléon, qui a, comme l'on sait, quitté l'armée russe en qualité de général. Nous avons sous le second Empire les dragons de l'impératrice, et un des plus jolis opéras comiques de notre répertoire a conservé le souvenir des Mousquetaires de la Reine.

Ce fut une des gloires les plus cherchées de notre ancienne monarchie que cette protection de nos Reines et de nos Princesses accordée à des régiments. Mais coutume ne fut tenue en honneur avec plus de grâce sou-

riante et de spirituelle courtoisie que chez nous. Mais il est, je crois bien, inutile de le rappeler, puisque nous sommes, au dire même des étrangers, le peuple le plus courtois de la terre. Nous le montrons bien en ce moment.

THEATRES.

ORPHEUM.

Toujours grande affluence à l'Orpheum, grâce au talent des nombreux artistes qui exécutent le programme de vaudeville. L'affiche de la semaine prochaine portera plusieurs nouveautés et le spectacle ne le cède en rien à celui de ces semaines précédentes.

TULANE.

Les deux dernières représentations de Judy O'Hara, seront données aujourd'hui au Tulane, en matinée et le soir. Demain soir, première de "The Red Rose".

CRESCENT.

"The House next Door", le beau drame joué au Crescent, continue à faire de très bonnes salles. Aujourd'hui il y aura sans doute foule pour les deux dernières représentations de cette pièce. A partir de demain soir "The Elmo".

L'ABEILLE

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche

ANNONCES PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris: \$12.00 Un an | \$6.00 6 mois | \$3.00 3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE

Pour les Etats-Unis, port compris: \$3.00 Un an | \$1.50 6 mois | \$0.75 3 mois

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans nos autres quotidiens, nos abonnés y ont droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs commandes par MANDAT-POSTAL, ou par TRAITE SUR-EXPRESS.

Feuilleton

L'ABEILLE DE LA N. O.

VENGEANCE AVEUGLE

GRAND ROMAN INEDIT Par JEAN D'ALERIA

QUATRIEME PARTIE

JUSTICE!

—Vous m'assurez qu'Hector Michel est arrêté, il ne faudrait pas que l'autre puisse s'échapper... tous deux doivent expliquer leurs crimes: nous avons, tous, trop souffert par eux... Ne quittez pas le téléphone, écoutez. Dieu vient d'épargner à ma femme une douleur à laquelle,

de ce mystère, à la vérité duquel nous n'osions croire; et c'est pour ne pas causer une fausse joie à ma mère, que j'en attendais la confirmation, avant de lui écrire.

—Comment pour sanctionner ces paroles, la sonnerie de téléphone se fit entendre.

Tous se précipitèrent vers le vestibule où se trouvait le poste téléphonique.

—Allô... allô... c'est vous Delange?

—Délivrée... elle est délivrée! Alors, dans une demi-heure, dites-vous, ma chère femme sera à la villa?... merci... merci...

—Oui, j'ai compris, j'attends... je reste à l'appareil, je vous écoute.

—Comment, ce misérable Raco-ville s'est enfui... la police se charge de le reprendre... il a dû rejoindre son complice.

—Vous m'assurez qu'Hector Michel est arrêté, il ne faudrait pas que l'autre puisse s'échapper... tous deux doivent expliquer leurs crimes: nous avons, tous, trop souffert par eux... Ne quittez pas le téléphone, écoutez.

—Dieu vient d'épargner à ma femme une douleur à laquelle,

peut être, elle n'aurait pas eu la force de résister.

Jeanne, notre fille adorée, n'a pas péri dans l'accident d'automobile, ainsi que, tout d'abord, on l'avait supposé.

Je vous expliquerai de quelle façon miraculeuse nous l'avons retrouvée.

Venez, dès que vous serez libre, bien cher ami, j'ai hâte de vous dire, de vous exprimer de vive voix toute ma gratitude... A bientôt... A bientôt...

Ayant raccroché les récepteurs le duc rendit compte à ses amis qui, dans le salon, attendaient en proie à la plus grande anxiété le résultat de la conversation téléphonique qu'il venait d'échanger avec l'éminent avocat.

Tout était vrai et, grâce à la rapidité avec laquelle on avait agi, le dénoûment tragique qui était à craindre avait été évité.

Malgré son état de faiblesse, la jeune duchesse n'avait pas voulu demeurer une minute de plus dans cet enfer.

Accompagnée de son père, elle était montée en voiture et ne pouvait tarder à arriver.

Afin de ménager la nervosité d'Irène, il fut décidé, entre le duc et ses amis, qu'on lui cacherait le danger qu'avait couru sa fille.

Jeanne serait censée être demeurée toujours auprès de sa grand-mère, dont l'état de santé n'avait pas permis qu'elle quittât le Bégu.

Ainsi que l'avait annoncé mal-tre Delange, une demi-heure ne s'était pas écoulée, qu'un landau s'arrêtait devant la villa des Chrysanthèmes.

Irène, pâle comme un beau lili, en descendant soutenue par M. Michel.

Défallante, elle tomba dans les bras de son mari, sans pouvoir prononcer une parole.

XVIII ALLEGRESSE

Depuis sa faite nocturne de la maison Raco-ville, comme en un rêve, chaque jour réservait à M. Michel une nouvelle joie.

En même temps que la délivrance de sa fille, il apprenait la miraculeuse découverte de la petite Jeanne chez les époux Petit.

Lui qui s'était rapproché si Aprement la disparition de cette enfant, de quel poids son cœur s'était allégé, à la nouvelle qu'on l'avait retrouvée!

Sans en rien dire à Irène, encore mal remise des épreuves qu'elle avait traversées, M. Michel était parti pour Bourges, d'où il se faisait conduire chez les de Tournelles.

Une fois arrivé au château, il sollicitait la faveur d'être admis auprès de la duchesse douairière de Belmont. Après avoir fait amende honorable devant la noble lemme et confessé sa criminelle erreur, il eut l'ineffable

bonheur d'obtenir son pardon.

Lorsque l'émotion violente qui l'était emparée de lui se fut un peu calmée, il exposa le but de sa visite:

Afin qu'Irène, retenue à Paris par la révision du procès de son mari et aussi par sa santé ébranlée, put embrasser tout de suite son enfant, il demandait qu'on voulût bien lui confier la petite Jeanne.

Inutile de dire qu'on s'était empressé d'acquiescer à la demande de l'industriel.

Il était ensuite rendu chez les fermiers, ces parents adoptifs de son enfant, et avait exigé qu'ils acceptassent un chèque de vingt mille francs sur la Banque de France, en ajoutant:

—Rien, mes chers amis, ne saurait payer le service que vous nous avez rendu et c'est toujours nous qui resterons vos obligés.

Le soir même il prenait le train pour Paris et confiait à la baronne des Tournelles qu'il allait envoyer des ouvriers pour restaurer l'obélisque de Belmont.

—C'est bien, mon cher Michel, nous veillerons sur les travaux, avait répondu celle-ci.

Pais il était parti tout heureux du bonheur qu'il allait procurer aux siens.

Peu de temps après ces événements, le vieux hôtel du Marais avait recouvré non seulement son activité dans les bureaux du rez-de-chaussée et du premier,

mais encore la gaité avait reparu dans l'appartement habité par le patron et ses enfants; car Irène, comprenant l'infinité joie qu'elle causerait à son père en retournant auprès de lui, s'était, après l'arrivée de sa fille, installée rue des Archives, en attendant le grand jour de la réhabilitation de son mari.

Un après-midi, Irène, qui avait fait atteler la victoria de son père, se fit conduire avec sa fille à la villa des Chrysanthèmes.

Juliette toute prête les attendait.

Us costume tailleur moult sa jolie taille, et du haut du perron, elle leur adressa un signe d'amical accueil.

—Serions-nous en retard? demanda la duchesse en l'embrassant, pendant que Jeanne se jetait au cou du commandant.

C'est qu'il avait été convenu qu'après les séances inévitables chez les grands couturiers—le mariage de la Vierge des Palmiers était proche—on se rendrait chez les Deffour.

Comme elles allaient quitter M. Staat, celui-ci se répandit en recommandations:

Il les suppliait de ne rentrer trop tard dans ce quartier désert une fois le jour tombé... et puis le lieutenant Desprez qui était avec eux faisait la moue lorsqu'il le trouvait seul...

—Sois tranquille, mon bon

père, fit Juliette en l'embrassant, quand Maurice aura qu'Irène se soit retirée ce soir, il prendra patience surtout, ajouta la maligne enfant, si tu es aimable avec lui.

—Je tâcherai, mademoiselle, répliqua en souriant le commandant.

Les deux femmes montèrent en voiture avec Jeanne qui piétinait d'impatience; on lui avait promis de la conduire chez son ancien ami Pierrot, et cette promesse la comblait de joie.

Après diverses stations, rue de la Paix et rue Danjou, chez les modistes et chez les couturiers, il était près de six heures, lorsqu'elle donnèrent au cocher l'adresse de la rue d'Orsel.

Ce fut Pierrot qui déjà grandet ouvrit la porte.

Alors, comme pour témoigner de l'admiration mémoire de l'effacement, le gamin s'écria à la vue des visiteuses:

—Jeanne, ma petite Jeanne; et il tomba dans les bras de son amie.

Mme Deffour, confuse et émue, s'avanga avec son dernier bébé dans ses bras.

—L'amour d'enfant, s'écria Juliette, en laquelle Marie reconnaît de suite celle dont Etienne lui avait tant parlé dans ses lettres.

Sans qu'Irène lui eût présenté sa compagne, la femme de l'électricien murmura timidement: —Mademoiselle est Mlle Staat,